

Par-delà tout contrôle

Amaury Delombaerde

Lauréat - Imaginaire

Prix des 
ÉTOILES
— Librinova —

Amaury Delombaerde

Par-delà tout contrôle

© Amaury Delombaerde, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3659-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ah, cette mer noire et triste en dessous de moi !
Ah, chagrin graside et nocturne !
Ah destin et mer !
C'est vers vous qu'il me faut descendre !
Je suis devant ma montagne la plus haute et mon voyage le plus long :
c'est pourquoi il me faut d'abord descendre plus bas que je ne suis jamais
descendu :
— plus bas, jusqu'au plus profond dans la douleur,
plus profond que je ne suis jamais descendu,
jusqu'au cœur de son flot le plus noir !
Ainsi le veut mon destin : Allons ! Je suis prêt.
D'où viennent les montagnes les plus hautes ? demandai-je jadis.
Alors j'appris qu'elles sont venues de la mer.
Cette preuve est écrite dans leur pierre et dans les parois de leurs cimes.
Il faut que ce soit du plus profond que le plus haut s'élève à sa hauteur
propre »

Ainsi parlait Zarathoustra, Friedrich Nietzsche.

PROLOGUE :

BART

1

LA GARDE

Je suis seul, au centre de l'émeute. Les réfugiés affamés s'époumonent et se brisent les poings sur les portes closes du mur d'enceinte, imposant tambour stoïque. Mes parents sont sans doute noyés dans la vague furieuse. Je ne les cherche pas. Je tourne le dos à cette lutte. Je sais qu'ils se battent pour leur survie, mais je sais aussi leur agitation vaine. Je choisis d'observer l'horizon se noircir de centaines de pillards. Je veux regarder notre mort en face et profiter de ces derniers instants, de cette intense conclusion. La charge martèle la garrigue. Un nuage de poussière la voile et nous protège quelques secondes. Le paysage danse au rythme des hurlements, aigus et lancinants, graves et mortifères. Le sol vibre plus violemment et je me cache dans mes souvenirs. Je me regarde ramasser des coquillages sur la calanque ceinte de rochers nacrés. Pourquoi ne sommes-nous pas restés sur ses plages ? Maman et papa semblaient moins malheureux. Nous avons faim, mais la mer nous offrait de quoi survivre et parfois de quoi vivre. Pourquoi avons-nous suivi les autres ?

Une tension étrange pèse sur mes épaules, me brasse les entrailles et me rappelle à ma réalité. Devant moi, des hommes tentent de fuir, mais je ne sais plus s'ils sont vraiment des hommes. Ils se poussent et bousculent leurs amis, leur famille. Ils sont prêts à les condamner pour épaissir un espoir illusoire. Ils me font penser aux porcs sauvages que nous avons poursuivis avec papa. Mais ils s'étaient échappés.

Les fuyards sont les premiers à percuter la horde enragée. Derrière moi, perchés sur les murs, les soldats de la ville font feu. J'ai l'impression qu'ils visent la masse, sans faire de détail. Ils font hurler et scintiller leurs instruments de mort, un à un. Mon instinct me commande de faire quelque chose, mais mes jambes, le long desquelles mon urine ruisselle, refusent de s'activer.

Tout semble joué et mon dé s'arrête sur la plus terne de ses faces : je me mets enfin à douter.

Je n'ose ouvrir les yeux, mais les effluves cadavériques me garantissent que je suis encore en vie. Une masse inerte et molle entrave mes mouvements. Mes tentatives ridicules pour me dégager ne font que me provoquer des haut-le-cœur.

Je réprime le suc gastrique qui agace ma gorge. Je cherche le calme en moi. Je m'immobilise et réfléchis. Je pense, donc tout n'est pas perdu. Combien de temps tiendrai-je, coincé ici, avant de mourir de soif ? Deux jours ? Peut-être trois ? J'apaise ma respiration, autant pour m'économiser que pour modérer l'assaut des relents âcres. J'écoute mon cœur. Il est lent, mais un battement irrégulier se mêle à son rythme. Il revient plus souvent et plus fort. Il se multiplie après qu'un grondement sourd ait retenti froidement. J'ose espérer lorsqu'une voix grinçante s'approche de moi :

— Y a que de la charogne par ici, et des gourdins moisis ! Y avait pas une chance pour eux ! J'comprendrai jamais !

— Ça c'est sûr... tu ne comprendras jamais, répond un homme à la voix grave.

Il ponctue son mauvais trait d'esprit par un ricanement mesquin. Je ne laisse pas ma chance s'éloigner et je m'époumone, je crache mes quelques forces.

— Wo ! Y a un truc pas naturel là-dessous, croasse le premier type.

— T'as qu'à y mettre un coup de fusil, propose l'autre, sans conviction.

J'essaye de formuler quelque chose d'intelligible, mais ma mâchoire endolorie et les muscles de mon visage, écrasés par le poids des morts, sont incapables de former des mots. En fait, les sons qui sortent de ma bouche sont effrayants. Mais je sens qu'on déplace des corps : ils me cherchent !

— C'est sûrement un de ces sauvages ! Fais attention qu'il ne te morde pas !

— Très drôle ! À mon avis, il doit être dans un sale état. Je suis un salaud, mais pas un monstre. J'laisse pas agoniser les bêtes.

Peu à peu, les images s'éclaircissent. Lorsque quelqu'un soulève le tas de viande qui m'entravait, mes poumons se gonflent et reprennent leur forme. Je veux me lever, mais mes membres engourdis refusent de me porter. Je pousse un râle de frustration.

— Pas l'air dangereux, marmonne le corbeau. Sergent ! C'est un gosse de réfugiés ! Il a pas l'air dans son assiette, mais il a encore tous ses membres !

Il me tient et m'aide à me mettre debout. Je me dresse de toutes mes forces, en chancelant.

— T'as qu'à le saigner, mais crame pas de bastos. L'enfer ne sera pas pire que sa vie misérable.

— Mais, je te dis qu'il est en état !

Mes yeux s'adaptent doucement à la luminosité. Les traits de l'homme s'affirment. C'est un soldat de la Corporation. Il est long et filiforme. Sa peau rougeâtre est cuite par le soleil, fermentée par l'alcool. Son treillis crasseux est

trop grand pour lui. Je vois dans ses yeux troubles qu'il hésite à exécuter l'ordre.

— Fais quelque chose, petit gars. Dis quelque chose, me murmure-t-il.

Ma vie ne tient qu'à un fil, alors je tente le tout pour le tout. Je me jette sur le fusil que le soldat a imprudemment posé par terre. Il est trop stupéfait pour réagir à temps : il ne peut qu'effleurer l'arme, tandis que je l'attrape fermement. Je fais trois pas en arrière et vise mon sauveur, approximativement. Des ricanements nous encerclent, plus nombreux à mesure que d'autres militaires viennent assister au spectacle.

— T'es vraiment un boulet, Claudius ! glousse le sergent.

Claudius me fixe. Il n'a pas l'air d'avoir peur. Je crois même voir son regard me sourire un peu. Le sergent s'approche de moi, sans se soucier du fusil que je porte. Il pose une main velue sur mon épaule. Il la serre et m'endolorit, sans effort, le canon de mon arme posé sur son ventre dur.

— Tu me plais, gamin. Et je n'ai pas été de si bonne humeur depuis longtemps !

— Depuis le dernier arrivage d'alcool de riz, il me semble ! se permet de couper Claudius qui s'est levé.

— Comment t'appelles-tu ?

— Ba Claudius !

— Pas toi, benêt. Je parle au pouilleux qui t'a désarmé !

— Bartolomé, je m'appelle Bartolomé.

— Très bien, Bartolomé ! C'est ton jour de chance ! Non seulement tu as survécu à cette mise à mort infecte, mais tu vas venir avec nous. On a besoin de petites teignes comme toi, pour compenser l'incompétence pandémique qui se répand dans nos murs.

Très calmement, il me retire l'arme des mains et je ne résiste pas. Il la jette à Claudius. Ce dernier l'attrape en m'adressant un clin d'œil furtif. Sans aucune rancune, il m'entraîne vers le portail.

— Allez, viens petit gars, me lance-t-il gaiement. T'as gagné un bon dégrassage et une bonne soupe de poisson. Après ça, on t'apprendra comment enlever le cran de sureté.

Cela fait déjà quatre heures que je transpire dans mon mirador. Mon regard éreinté achève sa noyade au bout de l'horizon. J'ai perdu mon secteur, pour trouver les vagues incessantes, qui s'élèvent et se perdent au fond des eaux salées. J'ai appris, durant mes cinq années de service, qu'il existe une terre au

bout de cette grande bassine, mais que nos ancêtres l'ont corrompue, au point de la rendre invivable. Peut-être... mais je rêve tout de même d'aller y jeter un coup d'œil, de l'admirer, de voir plus loin tout simplement, par-delà les limites imposées par je ne sais quoi, par je ne sais qui.

La rétine fatiguée par les reflets brulants, je me retourne sur la ville. La Garde s'étend sur plusieurs kilomètres. Elle tient son nom de la ruine qui culmine sur la colline centrale, caressée par les vents des terres, plus ou moins violents, plus ou moins rafraichissants. Elle est enclavée par les murs au nord, à l'est et à l'ouest, tandis que la mer la mouille au sud, avec l'élan poussif qui caractérise ses courtes marées. Les hauts bâtiments ne me permettent pas d'observer les battements réguliers de son cœur de pierre. La chaleur courbe les couleurs des édifices et pare la cité d'une beauté anarchique et incertaine, aux antipodes de la vérité. Il y a longtemps que je ne suis venu errer dans le marasme technologique de la ville-haute. J'imagine son transit incessant de véhicules autoguidés, comme le travail constant et régulier des robots de nettoyages, parfaitement réglés. De même se régulent les hommes d'affaires à la poursuite des flèches lumineuses. Elles guident leur âme plate à travers les rues et permettent à leurs yeux de rester vissés sur les appareils de communications, les transactions en cours et les actualités sans sel, ni poivre, ni aucune autre saveur. Je devine plus loin la ville-basse et ses gigantesques usines aux volutes grisâtres qui tentent de se confondre aux nuages, de corrompre leur pureté immaculée. D'innombrables êtres, dont je ne connais rien, s'y agitent comme des fourmis pour fournir de quoi vivre à la Corporation, pour offrir une chance de survie à leur propre progéniture, pitoyable et sans destin.

Je cherche un sens à l'existence de cette société fade, en vain. Nul accident ni coup d'éclat ne viennent entraver sa marche, nul grain de sable ne vient perturber l'engrenage. Cette inertie sublime me donne le vertige. Je suis perché au-dessus de ce vide de sens, sensiblement désensualisé, de ce vide rempli de tout, de ce tout rempli de vide. Je ne réussis plus à me cacher l'absurdité de ma tâche. Je protège des hommes et des femmes, perdues dans leur propre conditionnement. Je protège une organisation dont je n'ai idée ni de la queue, ni de la tête : juste du ventre mou qui me digère lentement et me formate à mon tour. Souvent, je me demande si la mort ne serait pas la plus douce échappatoire, s'il n'aurait pas été plus heureux de crever comme un chien au milieu de ma meute, lorsque j'étais encore libre.

La relève vient, et la proximité d'autrui chasse mes idées noires. Je me remets en place et fais mine d'être opiniâtre dans ma besogne ingrate. Je me détends

lorsque Claudius s'annonce bruyamment :

— Oyez, oyez. Faites place au grand oiseau de malheur. Craignez son ombre funeste et son œil vitreux. Maudissez le jour où ce corbeau croasse votre route. Car aucune pourriture ne le dégoûte !

Ce crétin a un don pour me communiquer sa légèreté, même si je lui en veux quelque peu de m'avoir tiré de mes rêveries, de ma douce tristesse. Il est de cette sorte d'homme rarissime, dont aucune circonstance ne peut entraver la joie de vivre. J'aime entrer dans son jeu et le pousser à la pitrerie.

— Quel poète ! Peut-être devrais-tu apprendre enfin à lire et poser ton inspiration sur les pages d'un cahier ?

— Oh que non, mon jeune ami ! Mon vieux cerveau est déjà saturé par trop d'ineptie pour ça. Je préfère l'oralité, plus spontanée, momentanée. Elle permet la transmission immédiate de mon génie créatif.

Je pouffe et l'entraîne dans mon hilarité. Il tape amicalement mon torse galbé par l'entraînement et m'offre une gorgée de sa fiole fine et carrée. Je me tords les boyaux avec plaisir. Les yeux brillants d'ivresse instantanée, je lui rends son précieux breuvage. Sur le contenant argenté, ses fines serres blanches effleurent ma grosse patte brune, presque noire.

— Heureusement, je suis là pour te lire des histoires ! Comment ferais-tu pour t'endormir ?

Je tapote le bouquin caché dans ma poche de treillis. Claudius connaît mon obsession pour ces objets pour lesquels je risque gros.

— Je ne pourrais vivre sans toi ! » me répond-il théâtralement, imitant parfaitement les mimiques simiesques que le sergent Gillotti ne peut réprimer lorsqu'il donne des ordres dont l'incohérence globale n'échappe qu'à lui-même. « Comment se fait-il qu'un caporal-chef de ta trempe, la fine fleur du bataillon, l'espoir de tout un peuple, cuise depuis quatre longues heures sous ce cagnard infernal ?

— C'est à cause de la dernière patrouille. Gillotti a voulu faire un exemple. Je l'ai vexé en tentant de lui faire comprendre les contradictions de son itinéraire.

— Et tu avais raison ?

— Bien évidemment, il ne sait pas lire une carte ! Le pire, c'est que nous n'étions que deux. Il aurait pu m'écouter sans perdre la face. Au lieu de ça, il s'est entêté et nous nous sommes perdus.

— Au moins, vous avez vu du pays !

— C'est sûr. Et le bougre ne démordait pas de sa bêtise. Nous sommes passés par des sentes impossibles. J'ai bien failli renverser le tout-terrain.